

SEMINAIRE DU LABORATOIRE DE CHANGEMENT SOCIAL ET POLITIQUE

Imaginaires et utopies

On se propose cette année de tracer quelques jalons pour une réflexion collective sur les imaginaires et les utopies. Comment envisager les imaginaires dans l'univers contemporain ? Comment suivre les gestes instituants et créateurs d'une communauté, qui dans les mouvements récents, (de la place Syntagma à la puerta del sol, pour ne parler que de l'Europe) dessinent les scènes et les représentations de nouvelles coexistences sociales et politiques. Comment questionner les ressources en significations et en imaginaires des pratiques et des rassemblements collectifs ? Mais aussi, comment comprendre l'utopie aujourd'hui et où, de la littérature à certains moments politiques, en chercher les figures ? Quels instruments mobiliser pour retrouver les foyers de lumières là où le discours savant parfois opacifie les espérances ? A distance des théories de *l'imaginaire* qui réduisent celui-ci au leurre et à l'illusion et de celles de *l'utopie* qui la ramènent à l'ébauche de la science du prolétariat, quand ce n'est pas au préambule du totalitarisme, le séminaire interrogera divers concepts et diverses figures de l'imaginaire et de l'utopie. Pour quelques séances cette année, on mobilisera des recherches sur l'histoire et sur le contemporain pour autant que les unes et les autres nous permettront de discuter de notre actualité et de nous interroger sur les éventuels passages, passeurs, passerelles possibles entre les imaginaires et les utopies.

Première séance

19/02/2015

P. CINGOLANI, « REVOLUTIONS PRECAIRES », ALTERITES ET UTOPIE

Autour du livre *Révolutions précaires*
– *essai sur l'avenir de l'émancipation*, La découverte, 2014.

La rédaction de *Révolutions précaires* s'est dans une certaine mesure confrontée à la question de l'utopie en tentant de prendre un itinéraire paradoxal quant au mot même de précaire ou plus encore de précarité. Le paradoxe ne relève pas tant du retournement que de la ligne ou du chemin de crête, d'où l'on peut observer les deux versants. Il s'agissait pour moi de tenir une tension, une ambivalence selon les polarités d'une expérience entre, d'un côté, des formes de mise en œuvre d'une indépendance à l'égard de la subordination, d'une *autonomie* et, de l'autre, les possibles retournements de cette expérience en dépendance économique et en exploitation. Il fallait dans cette tension reconnaître la part affirmative d'un désir de non subordination et simultanément en mesurer l'ambivalence quant aux conséquences à l'intérieur des dispositifs capitalistes de dérégulation de flexibilisation de la main d'œuvre. La part utopique on le verra à la suite, relevait de la prise à revers d'une sociologie prompte à voir l'identification du sujet à la domination, l'adéquation aux contraintes économiques, pour dessiner les conditions d'interrogation au sein des mécanismes sociaux des foyers d'alternative. Mais il y avait aussi, dans la livre, la référence à C. Fourier, très ponctuelle certes, mais très réfléchie dans la rencontre avec la question de l'attraction et l'idée de « l'industrie productive attrayante ». Il s'agissait, en effet, de reconsidérer les enjeux d'une fluidité émotionnelle et, plus généralement, de la prise en compte des émotions et des attractions dans de nouvelles relations productives passant par une certaine autonomie de l'activité et de la coopération. On se souvient que Fourier se proposait de « rechercher, d'inventer et d'organiser un régime d'attraction industrielle »¹

Le livre de Florent Perrier, *Topeagraphie de l'utopie*, Payot, 2015 qui vient de sortir m'a permis de revenir sur l'utopie, de réinterroger ce qui relève de l'utopie dans mon dernier livre *Révolutions précaires*, mais aussi d'interroger sa méthode et sa démarche. Il m'a permis de confronter ma démarche à l'utopie.

Perrier sort d'une définition de l'utopie qui a vieilli et qui renvoyait à l'idée d'une *Plan imaginaire de gouvernement pour une société future idéale* ou qui plus généralement ramenait l'utopie du côté de l'idéal, de la cité idéale. En fait, il part d'une définition de l'utopie plus comme travail de l'altérité et de l'altération que comme projection. Celle-ci permet au sociologue justement

¹ *L'Harmonie universelle et le phalanstère*, Librairie Phalanstérienne, Paris, 1849, p 104.

d'entrer en dialogue avec l'utopie, de se mettre en relation avec l'utopie, de mettre en action ce mouvement, ce « mouvementé », ce désajustement qui selon Perrier a à voir avec l'utopie.

« La véritable utopie « vise ce monde comme autre et non un autre monde » ; ni programme pour le futur ni projet pour l'avenir, elle consigne son insatisfaction critique au cœur de la réalité présente, là où se laissent apercevoir les possibles relatifs à une société autre. Soutenue par un imaginaire subversif ancré dans l'histoire, l'utopie mouvemente la peau même du réel pour y repérer nonobstant les entraves placées par l'idéologie, les différents espaces ouverts à l'émancipation du peuple désormais appelé, par sa mise en mouvement, à franchir enthousiaste le seuil de ses désirs pour agir leur révolte»²

Viser ce monde « comme autre » et non « un autre monde », consigner l'insatisfaction critique « au cœur de la réalité présente », dessiner « les possibles relatifs à une société autre » me semble une entreprise qui plus particulièrement peut relever de la sociologie et lui permettre de prendre en charge quelque chose de l'utopie. A partir de ce point de vue, on peut interroger ce « mouvementé » au cœur même du social, ou plus exactement, pour filer une autre métaphore de Perrier, à sa surface, sur sa peau. On peut suivre les pistes qu'engendre ce mouvementé à la conjonction du politique et du social, du dire et du faire. On peut chercher – je suis Perrier – « *les déplacements subversifs dans la peau du réel* ». On peut mener la critique pugnace du monde civilisé, pour suivre Fourier, et lui associer *ici et maintenant* l'existence sous-jacente d'une réalité autre susceptible d'accueillir une communauté émancipée.

« Emancipée... » à chaque fois je suis l'énoncé de Perrier, mais j'ai aussi à chaque fois envie de lui enlever de sa radicalité, son tranchant qui me semble encore tout rhétorique pour mettre en avant la labilité de ce qui est et qui insiste cependant. Au romantisme jusqu'au-boutiste, je préfère l'attention scrupuleuse aux « *lézardes indiscrètes* » qui pèsent sous l'actuel. Le sociologue ne peut se satisfaire des grandes promesses, il doit plutôt questionner les signaux faibles, ou ces lézardes du social dans ce qu'elles promettent comme changement et comme reconfiguration. Mais je suis d'accord avec Perrier : « *l'analyse critique de la réalité associée à l'utopie n'est ni nostalgiquement tournée vers un âge d'or perdu ni rêveusement happée par un futur hors d'atteinte, mais guidée par la nécessité de bouleverser l'ordre des choses existant, elle s'emploie à rendre perceptibles à même le présent les espaces grâce auxquels peut être subvertie l'épaisseur du Donné.* »³

Sans doute y-a-t-il dans *Révolutions précaires* une rencontre fortuite sinon avec l'utopie du moins avec le livre de Perrier, j'avais envie de lâcher la bride à ce que je voulais dire eu égard aux

² *Topeaugraphie de l'utopie*, Payot, 2015, p 23.

³ Perrier, op cit, p 28.

inhibitions qu'imposent les préjugés de la sociologie française sur l'emploi, l'intégration, la domination, la reproduction. L'utopie a ici pour fonction de faire sortir des préjugés, de faire travailler l'altérité à même le social par rapport à une sociologie qui, remployant la rhétorique révolutionnaire, se campe dans la dénonciation, sans chercher le moindre fil alternatif, quand elle ne renvoie pas les projets alternatifs, les convocations du peuple et les passions contestataires, à des marottes *petites bourgeoises*.

S'employer à rendre perceptibles à même le présent les espaces à partir desquels peut être subvertie l'épaisseur du Donné, c'est ce que j'ai essayé de faire dans *Révolutions précaires* autour du mot précaire lui-même et d'une configuration sociale singulière : celle des travailleurs des industries culturelles, pigistes, journalistes, vidéastes, scénariste-image, photographes, etc., simultanément engagés dans des activités souvent indépendantes, sans discipline et hiérarchie organisationnelles, dans des coopérations relativement électives, et confrontés à une grande incertitude quant à leurs ressources et à diverses modalités d'opacification et de flexibilisation du procès de travail. Avec quelques jeunes chercheurs nous avons enquêté sur ces expériences du travail et du rapport à la vie privée et je reprends dans le livre les entretiens qui ont été effectués⁴. En revenant sur la centaine d'entretiens réalisés, j'ai remarqué dans les propos des interviewé(e)s, une recomposition du sensible dont voici les principaux éléments que je résume ici brièvement :

- Un changement dans la distribution du temps au sens d'un changement dans les marqueurs et les repères de la temporalité qui caractérisent le régime fordiste ou organisationnel⁵. Les marqueurs du travail et du hors-travail, du professionnel et du domestique s'estompent. (S. Bologna, parle de « domestication du travail »⁶)
- Un déplacement du centre de gravité de l'éthos du travailleur fordiste (qu'il soit ouvrier ou employé) structuré autour du schème grossièrement résumé : travailler pour consommer- y compris des biens issus de l'industrie récréative – dans une économie de la réparation. Pour les interviewés le travail tend à devenir un enjeu de réalisation et relativise la part de la consommation, ou d'une consommation récréative au profit même parfois d'une consommation productive : achat de matériels ou d'outils à des fins professionnelles.
- Une attractivité du travail dont les formes de coopération deviennent principalement électives et dont les enjeux sont tout à la fois affectifs et réputationnels et dont les ressorts apparaissent plus émotionnels que par le passé, avec dès lors la recherche d'intensités dans le travail qui rompt radicalement avec le régime disciplinaire et son économie de l'effort.

⁴ Voir Tasset C., et alii, *Libres ou prolétarisés ? Les travailleurs intellectuels précaires de l'île de France*, Fonda, 2012.

⁵ Au sens aussi ou R. Florida dans *The Rise of the Creative Class*, New York, Perseus Book Group, 2002, oppose la "classe creative" à « l'homme de l'organisation » tel que le définissait W. H. Whyte dans son célèbre livre *The Organization Man*, Simon & Schuster, 1956.

⁶ Bologna S., Fumagalli A., *Il lavoro autonomo di seconda generazione - scenari del postfordismo in Italia*, Feltrinelli, 1997.

- Une dimension axiologique du travail au sens où ce dernier ne relève pas seulement de ce qui plait mais a pour objectif ce qui *vaut*. La finalité, l'utilité sociale, la valeur non vénale sont des critères décisifs même si ceux-ci sont sans cesse trahis, par les contraintes et les contingences des ressources financières.

Dans le livre, je me suis attaché à mettre en tension cette reconfiguration du sensible. Au lieu de la lire dans la négativité d'une nouvelle aliénation, perte des marqueurs temporels, intensification du travail sous un nouveau régime d'exploitation, et tout ce qui pouvait ramener le comportement des interviewés vers une « servitude volontaire », j'ai préféré suivre les tensions et les retournements des situations à partir de l'enjeu de l'attractivité du travail avec ce que précisément cela suppose comme excès, franchissements de frontières et de limites, enfermement, épuisement éventuellement *burn out*... Face à la sociologie de la dénonciation qui renvoie le changement à la reproduction, j'ai préféré tracer à même le présent comment ce monde, par de multiples capillarités, par de multiples espaces moléculaires, *s'altère* à même le capitalisme, sans attendre un grand soir rencontrant l'idée d'utopie, si par utopie aussi on entend – en détournant un phrase situationniste sur Fourier – « une hausse immédiate du désir de vivre »⁷.



A partir de cette option épistémologique d'intégration de l'utopie au sens où l'entend Perrier, de tracer un potentiel critique à la surface, à fleur de peau, de la réalité présente, il m'a semblé possible de renouer avec l'imaginaire fouriériste du travail, de renouer avec ce qui a nourri peut-être le meilleur de la sensibilité marxienne de la critique du capitalisme et de la civilisation industrielle. Je veux parler de la critique de la division du travail et la critique de la mutilation civilisationnelle. Comment ne pas voir en effet une actualité de Fourier quand on mesure la manière dont le plus extrême développement technologique s'accompagne de violences et d'effets délétères inouïs dans l'entreprise notamment et comment la plus extrême rationalité dans la sphère du travail confine à un style de barbarie original avec le néo-management ? Comment en sortant du schématisme antinomie sécurité/flexibilité ne pas se ressourcer à l'imaginaire fouriériste de la mobilité, du changement et de la discontinuité ?

On peut trouver en effet un Marx fouriériste, le jeune Marx des manuscrits parisiens de 1844, dénonçant à partir de la catégorie d'aliénation à la fois le rapport doublement aliéné (bourgeoisie et prolétaire) produit par le capitalisme et « le souffle pestilentiel et méphitique de la civilisation ». *Cette aliénation, nous dit Marx, apparaît en produisant, d'un côté, le raffinement des besoins et des*

⁷ J'ai changé plaisir par désir.

moyens de les satisfaire et, de l'autre, le retour à une sauvagerie bestiale, la simplicité complète, grossière et abstraite du besoin (...). Même le besoin de grand air cesse d'être un besoin pour l'ouvrier; l'homme retourne à sa tanière, mais elle est maintenant empestée par le souffle pestilentiel et méphitique de la civilisation et il ne l'habite plus que d'une façon précaire, comme une puissance étrangère qui peut chaque jour se dérober à lui, dont il peut chaque jour être expulsé s'il ne paie pas ». Il y a dans la remémoration marxienne de Fourier, les linéaments d'une critique écologique de la civilisation industrielle, dont un Gorz a été dans une large mesure l'héritier.

Mais l'on peut aussi retrouver un Marx intéressé par la théorie des passions « mécanisantes » de Fourier, selon laquelle « Chacun se livre au librement genre de travail pour lesquels il a le plus de goût et d'aptitude » et de ses aspirations. Chacun aussi se récrée du travail en en changeant ou en changeant d'interaction avec des groupes différents. Commentant Fourier, c'est le disciple Lechevalier qui explique que « *le manque d'alternative rend tous les travaux répugnants* » ; « *s'occuper seul de plusieurs choses c'est encore monotone* » ; « *Il faut pourvoir à la variété* ». « *Il faut donc* explique Lechevalier, *pourvoir non seulement à la variété des fonctions pour le même individu, mais encore à la variété d'exercice dans les spécialités diverses de chaque fonction - par-là se trouve admirablement résolu ce problème qui occupe si fort les économistes* « *Détruire les abus qui résultent, pour le développement des individus, de la grande division du travail dans l'industrie de notre époque.* »⁸. On connaît parmi ces passions mécanisantes la plus célèbre : « la papillonne ». « *En matériel, explique Fourier, elle produit l'équilibre sanitaire. La santé est nécessairement lésée si l'homme se livre à douze heures de travail uniforme, tissage, couture, écriture ou autre qui n'exerce pas successivement toutes les parties du corps et de l'esprit. (...) C'est pis si le travail actif ou inactif est continu pendant des années entières. Aussi voit-on dans certains pays un huitième de la population ouvrière affligée de hernies indépendamment des fièvres nées d'excès et de mauvaises nourritures. Diverses fabriques de produits chimique, de verrerie ou même d'étoffe, sont un véritable assassinat des ouvriers par le seul fait de la continuité du travail. Il serait exempt de danger si on y employait que de courtes séances de deux heures, tenues seulement deux ou trois fois par semaines*»⁹.

Les lecteurs de Marx les plus attentifs à l'autogestion, et à la critique de la division du travail, comme Gorz, ont étonnement été assez peu attentif aux retours épisodiques de Marx à Fourier au sein même du *Capital* et de l'œuvre de maturité. Comme si finalement l'impulsion fouriériste du jeune Marx avait été sinon ignorée du moins minorée. Or il est quelques textes marxiens de sensibilité fouriériste, vigilants à critiquer les effets délétères de la division du travail autant que de

⁸ In J. Lechevalier, « Cinq leçons sur l'art d'associer », in *Etudes sur la science sociale*, Renduel, 1834.

⁹ In *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, Flammarion, 1973. (1^e édition, 1829), p 74-75. Rappelons que ces deux heures correspondent aussi à la durée de l'alternance entre les activités dans le phalanstère, dont les journées sont au demeurant très longues. On passe ici les effets de la variation d'activité sur les riches eux-mêmes débarrassés de l'obésité et de la goutte.

l'astreinte à un travail unique. « *Ce n'est pas seulement le travail qui est subdivisé et réparti entre divers individus, c'est l'individu lui-même qui est morcelé et métamorphosé en ressort automatique d'une opération exclusive, de sorte que l'on trouve réalisée la fable absurde de Menenius Agrippa, représentant l'homme comme fragment de son propre corps* » déclare Marx dans le chapitre xv du Livre I du *Capital*. Plus loin il ajoute : « *Les catastrophes mêmes que fait naître la grande industrie imposent la nécessité de reconnaître le travail varié et, par conséquent, le plus grand développement possible des diverses aptitudes du travailleur, comme une loi de la production moderne, et il faut à tout prix que les circonstances s'adaptent au fonctionnement normal de cette loi. C'est une question de vie ou de mort. Oui, la grande industrie oblige la société sous peine de mort à remplacer l'individu morcelé, porte-douleur d'une fonction productive de détail, par l'individu intégral qui sait tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail et ne donne, dans des fonctions alternées, qu'un libre essor à la diversité de ses capacités naturelles ou acquises* ».

Dans *Révolutions précaires* les interviewés usent de la multiactivité comme condition d'apprentissage de l'ensemble des compétences et savoir-faire d'un secteur, comme déspecialisation du savoir professionnel et comme ressort d'une autonomie à distance de la subordination, comme besoin de parcourir, par l'expérience et par l'émotion, un procès de travail qui passe par les affinités électives et les rapports de reconnaissance ; comme condition d'une incorporation des savoirs dans des expériences ; comme recherche de soi, quête de soi irréductible à une profession et comme recherche de l'activité d'élection. En ce sens il y a un déplacement quant au grand discours de l'emploi, du salariat comme cadre intégratif du travailleur et de la société salariale vers un discours sur le travail, entendu dans sa fonction réalisatrice. Il y a le déplacement de la critique sociale de l'emploi, vers le travail. Il y a le retour à cet enjeu pointé par Fourier autant que de Marx, d'un travail ou d'une activité réalisateurs de la personne et ce dans une reprise en main du procès de travail qui a été historiquement confisqué par le pouvoir managérial. Dans *Révolutions précaires*, me tournant vers les prospective d'Alain Supiot¹⁰, je cherche à reprendre le fil perdu d'une critique de la subordination et des modes d'assujettissement du procès de travail plutôt que de m'appuyer sur l'emploi et sur *le seul* salariat.

La référence à l'utopie m'a permis aussi de renouer avec l'expérimentation sociale ; de renouer avec l'idée qu'il faut tirer les fils de l'expérience et de l'expérimentation et de ce qui déjà s'invente dans le présent, prendre les fils alternatifs et adversatifs du présent.

Ce qui séduit dans Fourier au XIXe siècle c'est *l'expérimentation sociale* et, de ce point de vue, la « phalange d'essai » à Condé sur Vesgre dans les années 1830 occupe une place importante -

¹⁰ Au-delà de l'emploi - transformation du travail et devenir du droit du travail en Europe, Flammarion, Paris, 1999, "Les nouveaux visages de la subordination", Droit social, n°2, février 2000.

même si Fourier va la renier, irrité par le comportement dispendieux de son architecte¹¹. Susciter l'altération du présent, inviter aux alternatives, il y a dans l'expérimentation sociale un enjeu important pour une sociologie qui ne voudrait pas seulement être enfermée dans la circularité théorique de la dénonciation mais aussi ouverte sur la pratique sociale. Les saint-simoniens dissidents, convertis au fouriérisme, ont reproché aux saint-simoniens orthodoxes leur ritualisation de la vie, leur ennui, leur hiérarchie, leur pétrification de l'imaginaire social dans un ordre technocratique - ordre que A. Comte poussera jusqu'à la folie dans ses cultes intimes autant que sa reprise positiviste du catholicisme¹². Plus tard Gide autour de la coopération verra dans l'expérimentation fouriériste une spécificité décisive¹³. Fourier de manière originale pour le XIXe siècle recompose l'imaginaire du groupe, ses flux et ses échanges affectifs, et cherche à mobiliser l'ensemble des dispositions émotionnelles des individus dans une vaste organisation : une mécanique de l'attraction. Fourier est attentif à la situation géographique de la *Phalange d'essai*, à Condé sur Vesgre, à quelques kilomètres de Trappes. Il cherche à attirer les curieux et à mettre en scène et en visibilité l'expérience communautaire dont il pense que la phalange pourra tirer quelque argent permettant ainsi d'étayer l'expérimentation. Il s'agit de faire exemple du nouveau dispositif de collectivisation.

Dans l'esprit de Fourier, la collectivisation phalanstérienne va permettre au peuple d'accéder à un régime de vie et de bien être qu'ignorent les riches eux-mêmes, que les riches eux-mêmes ne peuvent se payer. Perrier insiste sur la métaphore de l'essaim chez Fourier, à la fois dans cette dimension de colonisation du social mais aussi de pollinisation du social, il parle de « stratégie disséminatrice » d'une « exemplarité des communautés » comme ressorts de la représentation et de la sensibilité sans lesquels on ne trouvera pas le désir de les voir multipliées.

Dans *Révolutions précaires*, j'ai tenté d'être attentif aux signaux de formes de vie même labiles susceptibles de transformer la quotidienneté, ou d'éclairer une transformation de la quotidienneté, y compris dans sa dimension domestique - ces formes en co- : coworking, colocations, coopératives, pratiques collaborative dans le travail comme dans la consommation qui montrent des partages de l'espace, du lieu de travail, des modes de mise en commun, sans doute en relation avec certains appauvrissements mais irréductibles à ceux-ci. J'ai mobilisé, avant la publication de *L'âge du faire*¹⁴, les travaux de M. Lallement et de ses collègues, parce qu'ils m'ont éclairé sur ce qui se passe du côté des hackerspaces et des « communautés makers » ; quant aux partages de lieux de travail et d'outils, quant aux formes autonomes d'organisation.

¹¹ Voir J. Beecher, *Fourier – le visionnaire et son monde*, Fayard, Paris, 1993.

¹² Sur les saint-simoniens dissidents voir J. Lechevalier, « Cinq leçons sur l'art d'associer », in *Etudes sur la science sociale*, Renduel, 1834. Concernant A. Comte voir Cingolani, *La république, les sociologues et la question politique*, La Dispute, 2003.

¹³ Voir C. Gide, *Fourier, précurseur de la coopération*, association pour l'enseignement de la coopération, Paris, 1924.

¹⁴ Seuil, 2015.

Il ne s'agit pas de se bercer d'illusion ; l'utopie ne doit pas devenir mystification. Il s'agit de partir de ce que serait un entre-deux, un milieu altéré pas seulement par la paupérisation ou par l'adaptation à une situation sociale précaire, mais aussi par le désir de non-subordination, par les tactiques d'échappée, par les fissures du social. Toutes ces tentatives pour vivre autrement, mais aussi, paradoxalement, pour sortir de l'enfermement et de la solitude à laquelle conduit l'autonomie, le souci de réalisation : l'isolement, la solitude du pigiste, l'incertitude et la précarité de l'indépendant. Il s'agit de comprendre la polarisation de deux tendances « dé-privatiser » des conditions de travail qui tout en permettant plus d'autonomie incitent à l'enfermement privatif, suivre les formes d'organisation nouvelles qui tentent de surmonter les fragmentations, les opacifications provoquées par les formes précaires d'emploi et notamment par la sous-traitance. Comment comprendre et penser en termes politiques notamment des formes de vie qui passent par le célibat, par la conjugalité et qui souvent associent ces formes de vie à un investissement productif et vocationnel extrêmement puissant¹⁵ ? Comment rouvrir le domestique à la question du politique au sein de nouveaux rapports à la réalisation de soi mais aussi au sein de nouveaux rapports d'exploitation qu'il convient de penser ? Cette question fouriériste trouve peut-être quelques pistes dans les nouvelles manières de vivre et de travailler en commun dont il était question précédemment et dont on pourrait envisager des formes de mise en sens et de socialisation politiques. Des « Fab lab » aux jardins partagés en passant par les colocations tout un ensemble de mises en commun apparaissent comme des lieux à interroger et à construire politiquement.

Plus généralement, il s'agit de suivre les organisations du conflit social et professionnel qui tentent de surmonter les fragmentations, les opacifications provoquées par les formes précaires d'emploi et notamment par la sous-traitance. Tels ces « centers for contingent workers » aux Etats-Unis ou ces structures auto-organisées des chômeurs et précaires : « juventud sin futuro », « precarios inflexivos », « precarias a la deriva », etc. Il s'agit de comprendre que les difficultés rencontrées par les « précaires » ne sont pas seulement liées à leurs seuls déficits organisationnels ou à leur style de relation au politique, mais aussi à l'absence de solidarité des syndicats traditionnels. « Le discours de ceux qui nient le caractère largement spontané de ces mouvements, relève souvent d'une stratégie de dénégation ou de réappropriation d'initiatives que le mouvement ouvrier organisé n'a pas été en mesure de prendre : par faiblesse organisationnelle, par désintérêt vis-à-vis des questions de précarité ou du fait d'une forte intégration aux logiques du pouvoir politique »¹⁶. Nombreux sont ceux, sociologues ou militants, qui attentifs à la recomposition

¹⁵ C'est U. Beck qui dès la fin des années 80, remarquait « le sujet du marché est un individu célibataire, sans contraintes relationnelle, conjugales et familiales » in *La société du risque*, Aubier, Paris, 2001.

¹⁶ Voir sur ce point les travaux d'Adrien Mazière.

organisationnelle des précaires voient souvent dans les syndicats, avec leurs héritages et leurs structurations, un obstacle à la mobilisation des précaires.

En ce sens l'objet de *Révolution précaire* a été de prendre en compte la force des nouvelles pratiques qui émergent, de se saisir de leur puissance d'essaimage, comme le dit Abensour cité par Perrier, à partir de l'idée de « prolifération de cellules exemplaires » ; « dans le dos de la société bourgeoise », plutôt que de les laisser à l'encan des discours néolibéraux qui tentent d'en capter la force de création.



Pouvons-nous continuer à nous tenir à la posture de la radicalité révolutionnaire classique pour argumenter la critique sociologique ? Ne s'agit-il pas aujourd'hui d'une rhétorique fondée sur un vide et qui moins qu'hier encore fait sens dans l'argument abyssale de tout ou rien ? Peut-on encore seulement ramener les alternatives et les créations sociales à la posture réformiste ? Une certaine sociologie n'a-t-elle pas fait de la radicalité le meilleur moyen pour nier toute radicalité en ne prêtant pour mobiles aux individus et aux groupes que le consentement ? Une certaine sociologie n'a-t-elle pas converti les passions révolutionnaires en passions tristes déniaient à toute création sociale sa capacité contestataire ? N'a-t-elle pas converti l'espoir en ressentiment ? Il faut renouer les « fils de vierge » (Perrier) de l'utopie ; retrouver les moments où la modernité naissante a fait de l'expérience et de l'expérimentation le foyer d'inquiétude du capitalisme mais aussi le point de ralliement des hommes et des femmes frustrés par la réalité socio-économique de leurs temps et blessés par les rapports de domination et d'exploitation. Il faut retrouver les « fils de vierge » (Perrier) des années 60 dans ce qu'elles ont porté comme conjonction du concept et des alternatives, renouer avec leur puissance de contestation de l'intégration. La sociologie ne doit-elle pas d'abord suivre les signaux faibles de ce qui à la surface du social porte les traces de l'ailleurs et de l'autrement ?

P. CINGOLANI

NB. Ce document est la retranscription de l'intervention orale effectuée lors de la première séance introductive du séminaire du laboratoire le 12 février 2015 au bâtiment Olympe de Gouges.